

## La Latinité \*

Edgar Morin

En reprenant le titre de l'ensemble des cycles d'art présentés par le SESC, le mot « Latinité » se trouve au pluriel : « Latinidades ». Cependant, dans les latinités il y a la « Latinité » et il est intéressant d'explorer cette notion à partir de son origine, c'est-à-dire Rome. Il y a deux visages successifs de ce que l'on peut appeler la « romanité ». Le premier est historique, celui d'une conquête extrêmement barbare qui s'est faite à partir de la cité de Rome, conquérant l'Italie et le monde méditerranéen, une conquête impitoyable et destructrice. Ceux qui ont étudié l'histoire de l'antiquité ont dans la mémoire la destruction totale de Carthage, la grande civilisation punique ; le pillage de Corinthe, cette grande cité grecque entièrement dévastée ; le siège de Numance, cette ville espagnole qui a voulu résister et qui a été exterminée. A l'intérieur du monde romain, il y a eu la répression féroce des révoltes des esclaves, comme celle de Spartacus, la destruction de la république et de la démocratie pour bâtir un Empire, avec un empereur divinisé.

Ensuite, vous avez le deuxième visage paradoxal de cette Latinité. A cette conquête féroce dont je viens de parler, a succédé non seulement un empire pacifique, mais aussi un empire civilisateur. Une civilisation avec des vertus à la fois intégratives et universalistes. La première intégration, fut celle du grec à partir du moment où Rome a conquis la Grèce. Dans les fourgons, dans les chars de triomphe des vainqueurs sont arrivés les esclaves grecs, et avec eux la culture grecque qui a commencé progressivement à se diffuser dans l'Empire. Et comme vous le savez, la langue grecque a été celle de l'Empire devenu byzantin, après la désintégration de sa partie occidentale. Ce qui nous ramène à la vérité de l'adage latin qui dit : « La Grèce vaincue a vaincu son barbare vainqueur ». Que nous apporte donc la Grèce vaincue ? Une pensée universaliste qui est née et s'est développée à partir de ses philosophes et, notamment, la formule humaniste de Protagoras : « l'homme est la mesure de toute chose », qui trouve son écho dans l'auteur de théâtre latin Térence, tout imprégné de culture grecque. Dans une de ses pièces il y a cette phrase célèbre : « Homo sum : nihil humani a me alienum puto » qui signifie « je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Bien entendu, cet universalisme, cet humanisme, sont extrêmement limités ; les esclaves n'y participent pas.

Aristote disait : « L'esclave est un outil animé », une chose et non pas un être humain. Oui, cet universalisme est potentiel. De même, la démocratie, née à Athènes est réservée uniquement à des citoyens. Mais l'idée démocratique porte en elle la possibilité de son élargissement à tous, ce qui a été le travail de la démocratie moderne.

Nous avons donc cet humanisme universaliste qui va imprégner la culture latine, ensuite nous aurons une intégration, je dirais, citoyenne, politique des habitants des pays conquis par Rome. Il s'agit de l'édit de l'empereur Caracalla, au troisième siècle (212), qui donne la citoyenneté romaine à tous les habitants de l'Empire. A partir de ce moment, l'Empire romain n'est plus un Empire uniquement des peuples de l'Italie ou de Rome, mais aussi des espagnols... des « *nors-africains* » - comme saint Augustin, qui était un berbère - qui sont de plein droit citoyens romains. Il est tout à fait remarquable, alors que nous voyons encore aujourd'hui cette tendance à la domination d'une ethnie sur

d'autres, que l'Empire romain ait eu un caractère non racial, non raciste. Il y eut même des empereurs qui n'étaient ni romains ni italiens.

Dans ces conditions, ce qui s'est constitué c'est, en quelque sorte, l'unité des diversités ; les tolérances, qui sont des tolérances religieuses propres à l'antiquité païenne. Les dieux étrangers ont été adoptés par les romains : Osiris, le dieu égyptien ; Orphée, le dieu grec qui meurt et qui renaît comme Osiris ; et, finalement, l'intégration du message de Jésus, qui, une fois intégré va désintégrer tous les autres par son monopole de vérité.

De toute façon, je veux dire qu'il y a cette acceptation des autres croyances, parce qu'accepter les dieux des autres peuples, c'est reconnaître l'identité des autres peuples. Supprimer les dieux des autres peuples, comme l'a fait par exemple la conquête espagnole et la portugaise aussi, c'est effectivement nier l'identité des autres peuples.

Le troisième aspect de la Latinité, c'est l'intégration du Christianisme, à partir d'un moment extrêmement important, c'est-à-dire la rencontre du Judaïsme de Jésus et de la culture grecque à l'époque latine.

Ce moment historique extraordinaire est le moment de Paul, père de cette ville de São Paulo. Saint Paul, qui s'appelait en réalité Saül et qui était juif, qui était un pharisien anti-chrétien et qui persécutait les premiers chrétiens, eut, comme vous le savez, un coup de foudre, un éblouissement - il y a une très belle peinture du Caravage qui se trouve dans une église de Rome, *Piazza del Popolo* où nous voyons Paul qui est tombé de son cheval, foudroyé, parce qu'il a eu sa révélation de Jésus qui lui dit : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? ».

Cette conversion de Saül, comme vous le savez, aura des conséquences énormes puisque Paul - Saül devenu Paul- va énoncer cette idée de base : « il n'y a plus de juifs ni de gentils », le mot « gentil » signifiant tous les autres peuples, toutes les autres nations ; il y a la même humanité.

Et ainsi le message de Jésus, qui était potentiellement universaliste, devient un message universel ; effectivement, là aussi, avec ses limites, puisque comme vous le savez, le christianisme n'a pas aboli l'esclavage : il a contribué à son abolition.

Il y a eu une longue incubation du message chrétien dans tout l'empire romain, dans toutes les classes de la société, pendant deux ou trois siècles, jusqu'à ce qu'il devienne, avec la conversion de l'empereur Constantin, non seulement une religion d'empire mais encore la seule religion officielle. A ce moment-là, le christianisme intègre la romanité, intègre la latinité qui l'avait auparavant intégré. Il y a un double aspect dans cette intégration : l'intégration d'un message d'ouverture, d'un message d'amour, d'un message qui est celui du sermon sur la montagne et l'autre aspect, celui de l'intolérance d'une religion qui se tient pour exclusive détentrice de la vérité, qui a le monopole de la vérité et qui va éliminer toutes les autres religions de façon impitoyable. Vous savez que cette tendance du monothéisme - qui du reste, je le rappelle, est d'origine égyptienne puisque c'est le Pharaon Akhenaton le premier à adorer un dieu unique qui a des aspects universalistes, puisqu'il s'adresse à tous les êtres humains, comporte aussi des aspects, à certains moments historiques - malheureusement trop nombreux - extrêmement intolérants, fanatiques : comme les guerres de religions qui n'ont pas cessé de déferler en Europe. De même l'Islam a le même caractère monopoliste du monothéisme.

Aussi les guerres de religion sont un monopole ou un trait particulier de notre monde occidental et méditerranéen, alors que, par exemple, en Chine et au Japon on reconnaît la pluralité des religions et une même personne peut aussi bien vénérer le culte des ancêtres, le culte Shintoïste et le culte Bouddhiste.

Et que sont les Latinités ?

Les Latinités émergent au moment de la désintégration de l'empire romain d'occident, c'est-à-dire à partir de l'arrivée des peuples barbares qui intègrent une part de la civilisation et de la langue latine. Cette langue latine va donc se transformer, comme le font toutes les langues dans l'Histoire - avec l'apparition des langues nationales, à partir des langages populaires - puisque les lettrés continuent à parler le latin classique, celui de l'église. Mais ces langues nationales portent la marque latine, comme évidemment l'italien, ainsi que l'espagnol, le portugais, le français, le roumain.

Nous voyons alors l'apparition des Latinités, des langues métisses qui sont évidemment marquées pendant le Moyen Âge par le monopole théologique de la religion. Cependant, au cœur de la Latinité va arriver ce qu'on appelle la Renaissance, c'est-à-dire la résurrection de l'héritage grec, qui avait auparavant pénétré la latinité de l'empire romain.

Cette résurrection commence en Italie et fait jaillir quelque chose qui fait éclater l'enfermement religieux, puisque c'est le surgissement d'une pensée non religieuse, d'une pensée laïque, autonome, avec ou sans Dieu. Ce courant humaniste commence en Italie avec beaucoup de force, avec Pic de la Mirandole, Giordano Bruno, qui a été brûlé à Rome, comme nous le savons ; avec Léonard de Vinci ; et aussi avec l'essor des techniques, des sciences, de la philosophie, etc.

Néanmoins, il n'y a pas seulement ce courant italien, qui va d'ailleurs se répandre en Europe Occidentale et avoir notamment une influence sur Erasme. Il y a un autre courant souterrain, très peu connu, qu'on peut appeler le courant marrane, celui des juifs convertis au catholicisme par la force ou par la peur ou par la libre volonté. Parmi ces Marranes, il y a évidemment un certain nombre qui ont fini par oublier leur origine et sont devenus catholiques ; d'autres sont restés secrètement, clandestinement, juifs, tout en ayant l'apparence catholique. Mais il y a une autre catégorie très minoritaire pour qui la confrontation, le choc entre les deux religions, la chrétienne et l'hébraïque, fait jaillir quelque chose de nouveau, qui va dépasser et l'une et l'autre.

Pour vous donner un exemple - le plus bel exemple que je puisse vous donner, c'est la pensée de Spinoza, ce philosophe d'origine juive qui, à ce moment-là, opère cette révolution mentale qui inaugure la pensée moderne : il élimine l'idée d'un Dieu extérieur au monde qui a créé l'univers comme un architecte et il met la substance créatrice dans le corps même de la nature. Il élimine cette idée, alors qu'à la même époque, elle demeure encore très forte chez Descartes, chez Newton. La formule de Spinoza est : « Dieu, c'est-à-dire la nature ».

Nous ne pouvons pas dire plus fortement cette idée qui nous annonce que la création, les idées, l'humanité, l'évolution viennent à partir du monde qui se crée et recrée en permanence lui-même.

Comme l'avaient bien vu les Inquisiteurs qui pourchassaient les Marranes, le marranisme était source de scepticisme et de rationalisme. Du reste, l'exemple le plus clair est celui de Michel de Montaigne dont toute l'hérédité est d'origine marrane, c'est-à-dire juive, et qui a cette pensée extraordinaire pour son époque de guerres de religion : la pensée du scepticisme et du relativisme. C'est Montaigne qui le premier dit, au moment de la conquête de l'Amérique : « nous appelons barbares les gens qui sont d'une autre civilisation que la nôtre ». C'est la résurrection du message universaliste grec, latin, dans un monde post chrétien. Quand nous lisons les essais de Montaigne, nous y trouvons beaucoup de références aux grecs, aux poètes grecs et latins, mais nous n'y voyons aucune allusion ni à la Bible ni à l'Évangile.

Nous pouvons donc dire que la philosophie et la science modernes sont issues de la

Renaissance, et qu'à partir de ce moment la Latinité ne peut plus se confondre avec la Chrétienté, installée pourtant à l'intérieur de la Latinité et plus largement de l'Europe.

Sous les influences de la Renaissance et du Catholicisme - s'opère en Europe, à ce moment-là, ce que j'appelle une dialogique, c'est-à-dire une relation à la fois complémentaire et antagoniste entre la religion et la raison, entre la foi et le doute, grâce à laquelle nous pouvons reconnaître les limites de la raison, et dans laquelle nous pouvons, comme le montre Pascal - et ceci est très important et très moderne - conclure qu'il n'y a aucune preuve logique, ni empirique de l'existence de Dieu. Que dit Pascal ? Il dit : « il faut parler ». C'est la grande idée du Pari de Pascal : « désormais, nous devons parler ».

Que ce soit pour Dieu ou, si nous avons nos valeurs, pour le bien, pour l'amélioration de l'humanité, pour un monde autre, nous devons parler. Nous ne sommes jamais sûrs que nous allons réussir.

Nous ne devons pas oublier que la latinité contient doublement l'hellénisme ; hellénisme signifiant l'héritage grec, puisque les Grecs ce sont les Hellènes. Il a l'héritage grec qui se trouve à l'intérieur de la Latinité de l'empire romain, et il y a l'héritage grec qui va se trouver à l'intérieur de l'Europe latine et plus largement de l'Europe moderne et finalement dans les temps modernes. Nous arrivons alors à une nouvelle aventure du mot Latinité. De même que Rome a conquis de façon barbare le monde l'antiquité, l'Europe a conquis l'Amérique Latine avec une destruction épouvantable de civilisations comme celles des Aztèques et des Incas, avec des asservissements de masse.

Dans cette conquête barbare se lit la rapacité des « conquistadores » et l'imposition impérieuse de la foi catholique. A quelques exceptions près, puisque nous savons que tout en imposant la foi catholique les jésuites des missions - qui se trouvent aussi dans le sud du Brésil et en Argentine - ont essayé de respecter non certes leurs croyances, mais l'humanité des indiens.

Au même moment et à côté de cet aspect barbare, nous avons, avec l'introduction du portugais, de l'espagnol, l'apparition de nouvelles Latinités. C'est dans ces nouvelles latinités que commence le processus d'émancipation. Tout d'abord l'émancipation des « criollos », des colonisateurs de ces pays qui s'émancipent de la couronne espagnole ou portugaise, et à la suite de cette émancipation il y a celle des esclaves, survenue au Brésil au XIXe siècle et qui n'est pas terminée... qui est loin d'être terminée quand nous pensons à des pays comme le Pérou, la Bolivie et le Brésil, avec le problème des indigènes qui se trouvent en Amazonie et dans d'autres régions.

Cependant nous avons quand même un processus que j'appelle civilisateur, avec le processus de métissage qui contribue à l'intégration et à l'émancipation dans un nouveau complexe national. De fait, et bien que le processus ne soit pas achevé, le cas le plus exemplaire d'une nation ayant créé une civilisation par le métissage est celui évidemment du Brésil, exemple de métissage civilisateur et créateur.

De même qu'en Europe depuis la Renaissance il n'y a plus une Latinité mais des Latinités, en Amérique Latine il y a aussi des Latinités et le terme Latinité devient une composante linguistique et culturelle des civilisations métisses et non pas l'essence de ces civilisations. Nous ne pouvons pas réduire à la Latinité tous ces pays, y compris l'Argentine qui est le plus européen des pays de l'Amérique Latine. Autrement dit, le terme « latin » doit être considéré comme un adjectif et non pas comme un substantif.

La Latinité est un des traits qui caractérise les peuples, les nations de l'Amérique Latine et nous pouvons donc dire que les Latinités se sont enrichies et vont continuer à s'enrichir par le métissage et les diversités au sein des unités nationales. Je dis « vont s'enrichir » parce que nous nous trouvons dans un processus de réveil des réalités et des cultures indiennes dans les pays voisins comme le Pérou, la Bolivie, l'Equateur, le

réveil des cultures Quechua, Aymara. Nous voyons cette poussée indigéniste très forte qui devrait nous mener à de nouvelles symbioses.

Ceci dit, et dans ces conditions nouvelles, nous devons examiner un nouvel aspect, celui propre aux Latinités. Et quel est cet aspect ? Rappelons que nous ne parlons plus de l'opposition entre l'Est et l'Ouest. Après l'effondrement du Communisme nous parlons du Nord et du Sud. Nous disons : le Nord est riche, le Sud est pauvre ; le Nord est développé, le Sud est sous-développé ; le Nord est très technique, industriel, le Sud est surtout rural, etc. En quelque sorte, développement et richesse signifient Nord, sous-développement et pauvreté signifient Sud. Mais il faut voir aussi l'opposition Nord-Sud sous un autre angle. Et pourquoi donc ? Parce que si le Nord détient l'hégémonie de la technique, de l'industrie, du capitalisme, qui est aussi l'hégémonie du calcul, de l'économisme, cela signifie que la pensée du Nord tend de plus en plus à se réduire au calcul, à l'économie, qui elle-même est un calcul, et que tout le contenu humain échappe au calcul. La souffrance ne peut pas être calculée, l'amour ne peut pas être calculé. Même si nous inventions une unité de mesure de l'amour que nous appellerions Cupidon, nous ne pourrions jamais faire une déclaration d'amour à une jeune fille en disant « mademoiselle, je ressens trois cents Cupidons pour vous ». Non. Il est certain que tout ceci est non quantifiable ; mais la tendance du Nord est de tout réduire au calcul ; réduire la politique à l'économie, à la croissance, aux revenus bruts. Il s'agit donc de notions statistiques formelles, autrement dit : c'est l'hégémonie de la quantité au détriment de la qualité, au détriment des qualités avec, au premier chef, la qualité de la vie.

En même temps, l'arriération économique du Sud comporte la sauvegarde des valeurs humaines non réductibles à la quantité ni à la monnaie : valeurs de convivialité, valeurs d'hospitalité, valeurs de la qualité de la vie. Et du reste, le Nord ressent de plus en plus le besoin de ces valeurs. Il cherche le Sud. Déjà depuis le XIXe siècle, le Nord germanique enfermé dans un monde clos appelle à la Méditerranée. C'est ce qu'exprimaient leurs poètes, notamment Goethe, qui fait dire à Mignon, en se référant à l'Italie : « connais-tu le pays où fleurit l'oranger ? » et nous pouvons trouver cet appel à la Méditerranée dans Hölderlin avec une intensité extrême.

Aujourd'hui en Europe vous avez des masses de vacanciers allemands qui se ruent vers les plages de la Méditerranée, vers les îles grecques, vers le Sud, vers le soleil et qui cherchent autre chose que ne leur offre pas leur culture et leur civilisation. D'ailleurs, pourquoi la pizza s'est-elle répandue dans le Nord et dans le monde entier ? Elle est un symbole de ce que peut apporter le Sud, quelque chose qu'on ne trouve ni dans la choucroute ni dans la saucisse.

Bien entendu, il ne faut pas seulement dénigrer le Nord. Il faut aussi dire que le Sud a pendant longtemps maintenu certaines inégalités très fortes, notamment celle du statut des femmes. En Espagne, il y a trente ans, une femme ne pouvait pas aller dans un café toute seule. L'arrivée des femmes dans le monde du travail, dans le monde extérieur, est récente. Le féminisme - la défense des droits de la femme - est venu incontestablement du Nord. Pour cette raison, il faut non seulement prôner, comme je le fais, la résistance du Sud, mais aussi la symbiose civilisatrice entre ce qu'il y a d'important et d'utile dans le Nord et de ce qu'il faut absolument sauvegarder dans le Sud.

Dans cette symbiose nous voyons ce que la Latinité peut apporter : cette source d'universalité et d'humanisme qu'elle-même contient, et elle permet d'ajouter l'élément d'universalité indispensable aux revendications locales particulières et singulières.

Quand, dans un premier temps, il y a eu des résistances à la mondialisation économique avec une tendance à penser qu'il fallait nous renfermer dans nos nations - car il y a eu cette réaction - il y a aussi eu un autre message apporté par José Bové, un homme de la Latinité, un berger français, qui disait : « le monde n'est pas une marchandise ». Cela signifie que nous acceptons l'idée d'une civilisation mondiale avec ses diversités, plutôt

que nous renfermer. Mais alors, il faut respecter les valeurs de chaque culture. A ce moment-là revient la question du Sud. Des penseurs noirs d'expression française, comme le grand Aimé Césaire, martiniquais ou comme Léopold Sédar Senghor, africain, sont des penseurs universels tout en étant des penseurs de la « négritude », de la qualité du noir, du « black is beautiful ».

Pour une symbiose créatrice, pour une civilisation planétaire, le rôle de la Latinité, à mon avis, est d'être le porte-parole à la fois du Sud et de l'Universel. Mais, pour ce faire, il faut dépasser la notion de développement, qui d'après moi, est une notion humainement sous-développée, parce que c'est un concept technique et économique que le Nord occidental veut imposer au monde en se proposant comme modèle. Comme si la technique et l'économie étaient des locomotives capables de traîner dans leur sillage la démocratie, l'humanisme, l'amélioration du sort humain. Comme si la pauvreté se mesure uniquement d'après des critères monétaires, et non plus par des traits humains comme l'humiliation, la subordination, la dépendance.

Autrement dit, la mesure purement quantitative de la pauvreté est une erreur parce que, tout d'abord, nous pouvons considérer très pauvres des paysans qui vivent dans une économie de subsistance, de polyculture, c'est-à-dire qui produisent eux-mêmes le nécessaire pour vivre. Mais ces mêmes paysans, une fois jetés dans les bidonvilles, doivent vivre, eux, dans la pire misère et la pire dépendance.

Bref, il nous faudra dépasser cette idée du développement et d'ailleurs l'idée du sous-développement est à mes yeux abjecte parce qu'elle fait comme si les sous-développés ne savaient absolument rien, hormis des superstitions. Alors qu'en réalité, ceux que nous appelons sous-développés, sont des peuples qui ont des cultures millénaires, comme par exemple, les Indiens de l'Amazonie qui possèdent des trésors de connaissances médicinales sur les plantes et sur les animaux. Ces peuples ont une sagesse et une culture orale de très grande richesse. Nous les Européens, qui nous considérons développés, nous ne nous rendons pas compte que notre civilisation apporte une pauvreté morale, apporte l'isolement dans l'égoïsme, apporte toute une série de problèmes qui n'existaient pas : les pollutions urbaines, la dégradation de la biosphère, le déchaînement des armes nucléaires... Nous courons vers l'abîme, et nous conseillons aux autres pays de suivre cette voie quand il nous faudrait nous changer de voie et qu'il faudrait leur dire, à eux, de changer de voie. Voilà le problème fondamental.

C'est pour cette raison que je crois que le rôle de la Latinité pourrait être extrêmement important, pouvant intégrer ce qu'il y a de positif dans l'idée de développement, comme par exemple l'accès aux médicaments. Nous voyons aujourd'hui encore les industries pharmaceutiques poser d'énormes difficultés pour reconnaître à des pays comme le Brésil le droit de fabriquer leurs médicaments génériques.

Bref, nous avons besoin d'une politique de la civilisation, de la symbiose des civilisations. Nous avons besoin d'une politique de l'humanité, qui s'adresse aux besoins les plus pressants, les plus fondamentaux de notre humanité, de notre planète. Et nous savons qu'une politique de civilisation ne peut se borner à une lutte militaire contre le terrorisme parce que cette lutte continue et développe la violence d'un autre terrorisme d'une extrême brutalité, le terrorisme d'Etat. La politique de la civilisation doit lutter contre la violence - et non pas par la seule répression - mais par le changement des conditions d'humiliation, des conditions de dépendance, qui sont celles de notre monde actuel.

Et comment faire cette régénération de l'humanité, pour la sauver des catastrophes vers lesquelles elle court ? J'ai souvent dit que le vaisseau spatial Terre est propulsé par quatre moteurs : le moteur science, le moteur technique, le moteur économie, le moteur profit, mais qu'il n'y a pas de pilote et que les passagers du vaisseau ne se comprennent pas les uns les autres. Dans ces conditions, que faire ? Il y a là un travail de longue

haleine à entreprendre. Il faut une prise de conscience. Quand nous aurons conscience d'aller vers quelque chose de terrible, la réaction pourra se faire et, peut-être, pourrons-nous sauver le monde... mais au bord de la catastrophe ! Vous connaissez la parole de Hölderlin, ces vers dans son poème intitulé *Patmos*, où il dit : « plus s'accroît le péril, plus s'accroît ce qui sauve ». Et je pense que c'est la conscience du péril qui peut nous sauver.

Pour comprendre ce qui se passe, je vais prendre un exemple biologique. On croyait que les cellules souches, celles qui dans l'embryon humain ont la capacité de créer les cellules de tous les organes : le foie, la rate, le cerveau, etc... - qui ont la possibilité universelle, ce qu'on appelle en langage biologique totipotente disparaissent chez l'adulte, après la création des organes avec leurs cellules spécialisées. Mais, il y a deux ans, une découverte très importante, faite pendant les recherches sur la régénération des organes, a montré qu'un être adulte a des cellules souches dans sa moelle épinière, dans son cerveau, et ailleurs dans son corps. Seulement, ces cellules souches sont endormies. La question qui va se poser à la médecine ces prochaines années est : comment réveiller ces cellules souches ? On a déjà fait des expériences sur une souris au cœur lésé et, grâce au réveil de ces cellules, on a pu reconstituer un cœur valide.

Mais quittons cette métaphore et revenons au niveau de l'humanité. Chaque être humain, et non seulement, mais chaque collectivité humaine aussi possède en soi-même des puissances régénératrices qui sont comme l'équivalent des cellules souches. Elles sont endormies quand nous sommes dans une civilisation spécialisée, bureaucratisée, qui cherche uniquement la quantité et le profit. Mais quand il y a une crise, ces cellules souches peuvent se réveiller. C'est ce que Karl Marx appelait l'homme générique. Il se référait à la capacité de génération et de régénération qui sont dans l'être humain. Nous disposons de ces capacités. Elles sont endormies. Et nous avons parmi ces cellules souches, les cellules souches de l'humanisme gréco-latin. Ainsi, les latinités peuvent être à l'avant-garde des efforts pour sauver l'humanité du désastre vers lequel elle court. Et c'est pourquoi je suis heureux et fier de faire partie de l'Académie de la Latinité.

## Notes

\* Issu de *La Latinità*, a cura di Annamaria Anselmo e Giuseppe Gembillo, 2004, Armando Siciliano Editore.